

CHAPITRE PREMIER

(dans lequel le lecteur fait connaissance avec deux vieilles personnes, puis avec une troisième, leur fille, que les deux premières idolâtrèrent, et dans lequel également il assiste à de laborieux préparatifs de départ pour un séjour à la campagne)

Sur le canapé de la salle à manger gisaient des chutes de ruban aux couleurs nationales, des bouts de ficelle et de papier, et un numéro déchiré du journal local en tête duquel on pouvait lire, écrit en gros caractères : La Voix de Seirszeg, 1899.

Au mur, en pleine lumière, près du miroir, le calendrier indiquait le jour et le mois : Vendredi septembre.

Et dans sa boîte vitrée au bois richement sculpté, son balancier en cuivre hachant menu cette journée qui semblait ne jamais devoir finir, l'horloge donnait l'heure : midi et demi.

Dans cette salle à manger, le père et la mère préparaient une valise.

Une valise marron toute râpée avec laquelle ils se battaient. Après avoir glissé le peigne fin dans la poche intérieure en toile, ils ont fermé, serré les courroies et posé la valise à terre.

Pleine à craquer de toutes sortes de choses, et les flancs rebondis comme le ventre d'une chatte qui serait sur le point de mettre bas huit ou neuf petits, elle était là, enfin prête à partir.

Il ne leur restait plus à mettre, dans la mallette en osier posée sur la table, que deux ou trois affaires, celles que leur fille avait pris soin de préparer elle-même : une culotte à dentelles, un corsage, une paire de pantoufles, un tire-bouton.

— Et la brosse à dents, a dit le père.

— La brosse à dents, mais c'est vrai, a fait la mère, un peu plus, la brosse à dents restait à la maison.

Et par le couloir, en hochant la tête, elle est allée en toute hâte jusqu'à la chambre de leur fille où sur le lavabo en tôle émaillée elle a pris la brosse.

Le père, pour finir, d'une main caressante, a tapoté doucement les affaires afin de bien les tasser.

Son beau-frère, Bozsó Béla, le frère de sa femme, les avait invités plusieurs fois à

venir pendant l'été se reposer sur leurs terres, à Tarie

Au milieu d'une modeste propriété, d'environ cent arpents, se dressait un « château » de trois pièces, entouré de bâtiments de ferme tout délabrés, et flanqué, sur un côté, d'une salle plus spacieuse, la chambre d'amis, avec ces fusils de chasse et ces trophées, sur les murs blanchis à la chaux, dont ils avaient nettement souvenir.

Il y avait de longues années qu'ils n'y étaient pas allés, mais la mère parlait souvent du « domaine », et de la petite rivière aussi, au pied de la colline, tantôt visible et tantôt pas, et pleine de joncs et de roseaux, sur laquelle autrefois, dans son enfance, elle faisait flotter des bateaux en papier.

Ce séjour à Tarkó, ils l'avaient remis sans cesse à plus tard.

Mais cette année, ils n'avaient pas reçu une seule lettre de là-bas qui ne se soit terminée par une invite à venir enfin, à venir le plus tôt possible.

Au mois de mai, ils avaient fini par se décider, ils en iraient les voir. Et puis l'été s'était passé, comme d'habitude, à faire les achats pour l'hiver, à cuire et mettre en pots les confitures et les compotes de bigarreaux et de griottes. A la fin août, ils avaient fait savoir qu'une fois de plus ils ne bougeraient pas, qu'ils avaient trop de mal à sortir de chez eux, et puis qu'ils prenaient de l'âge, et qu'à leur place ils envoyaient leur fille, en revanche, pour une semaine. Elle avait d'ailleurs beaucoup travaillé, un peu de repos lui ferait du bien.

Là-bas, la famille avait reçu la nouvelle avec plaisir.

Tous les jours, depuis, il y avait eu du courrier. Oncle Béla, et sa femme, tante Etelka, avaient écrit à la fille, la fille avait répondu, la mère avait écrit à sa belle-sœur, le père à son beau-frère enfin pour lui demander de venir lui-même, en personne, avec sa voiture, attendre à la gare, attendu que jusqu'à la ferme il y avait trois quarts d'heure de marche. Ils s'étaient mis d'accord sur tout.

Qui plus est, dans les derniers jours, de part et d'autre on avait envoyé télégramme sur télégramme afin de tout fixer dans le plus petit détail. Annuler le voyage n'était plus possible. La mère est revenue avec la brosse à dents. Le père l'a enveloppée avec soin dans du papier de soie.

Un dernier regard sur la pièce, il ne restait plus rien à mettre dans la mallette, ils ont alors avec effort refermé le couvercle.

Mais la clé ne fonctionnait pas, la plaque de fermeture à chaque fois rebondissait, ils ont dû passer une ficelle autour de la mallette, le père a pesé sur elle de tout le poids de son

torse maigre, les veines de son front toutes gonflées.

Ils s'étaient tous les trois réveillés de bonne heure, ce jour-là, ils avaient aussitôt commencé les bagages et n'avaient pas cessé de courir dans tous les sens, en proie à la plus fiévreuse agitation. Ils n'avaient même pas pu déjeuner normalement, ils pensaient sans arrêt à telle chose ou telle autre.

Maintenant tout était prêt.

La mallette, ils l'ont aussi posée à terre, près de la valise. Un bruit dehors, celui d'une brouette cahotant sur le chemin de brique, à travers la cour, qui menait de la rue Petőfi jusqu'à la véranda.

Un grand flandrin d'adolescent est entré, avec indifférence il a mis la mallette et la valise sur la brouette, puis il a pris la direction de la gare.

Le costume du père était gris souris comme ses cheveux, sa moustache était poivre et sel, sa peau fripée, usée, parcheminée, il avait sous les yeux de petites poches.

La mère, comme toujours, portait sa robe noire. Ses cheveux à elle, qu'elle se plaquait à l'huile de noix, n'étaient pas encore blancs partout, elle n'avait pas non plus le visage très ridé, seuls deux plis un peu plus profonds traversaient son front.

A quel point pourtant ils se ressemblaient. Dans leurs yeux tremblait la même lueur anxieuse, leur nez très mince avait la même façon de pointer, et même leurs oreilles avaient la même rougeur.

Ils ont levé les yeux vers l'horloge. Le père a regardé en plus sa montre de gousset qui était plus exacte. Ils sont sortis sous la véranda. Puis ils ont crié en même temps vers le jardin :

— Alouette.

Sous le châtaignier, devant le parterre de fleurs, était assise sur le banc une jeune fille. Avec du coton jaune, elle faisait un napperon au crochet.

On ne pouvait voir que ses cheveux noirs qui, tout comme le feuillage sur le sol, projetaient sur son visage une ombre et le cachaient ainsi aux trois quarts.

Elle n'avait pas bougé. Peut-être n'avait-elle rien entendu.

Et puis elle aimait rester là, comme ça, la tête penchée, fixée sur son travail, rester là longtemps, même si elle était fatiguée, elle qui savait, de toute son expérience accumulée au long des ans, que c'était cette position-là qui lui était la plus avantageuse.

Il arrivait même qu'elle entende un bruit sans qu'elle lève les yeux pour autant. Elle se

dominait avec une autodiscipline aussi grande que celle d'un malade.

Ils ont alors crié plus fort :

— Alouette.

Plus fort encore :

— Alouette.

La jeune fille a tourné les yeux vers la véranda où se tenaient en haut de l'escalier le père et la mère. C'était eux, il y a longtemps, qui lui avaient donné ce nom d'Alouette, il y a très longtemps, quand elle chantait encore. Ce nom ne s'était plus, depuis, détaché d'elle, elle le portait comme un vêtement d'enfant pour lequel elle était devenue trop grande.

Alouette a poussé un soupir profond, soupir profond devenu chez elle une habitude, elle a rembobiné le coton, l'a remis dans sa corbeille de travail, puis elle s'est dirigée vers la charmille de vigne vierge. C'était l'heure d'y aller, pensait-elle, le train allait bientôt partir, ce soir elle dormirait sous le toit de son oncle, à la campagne, à Tarkó. Elle s'approchait, d'une démarche un peu dandinante. Un sourire câlin sur leurs lèvres, ses vieux parents la regardaient venir.

Et puis, entre les branches, est apparu tout à coup son visage et leur sourire s'est estompé.

— Nous pouvons y aller, ma douce, a dit le père en baissant les yeux.